

(Carte blanche) à Didier Cahen : Pérennité de « L'Éphémère »

Pérennité de « L'Éphémère » (1967/1972)

On lira ci-dessous le texte de présentation de la rencontre consacrée à la revue L'Éphémère, dans le cadre de la 24^e édition du « Printemps des poètes » (L'Arsenal, le 16 mars 2022). Tous nos remerciements à Sophie Nauleau qui en a autorisé la publication et à Jean Frémon qui a accompagné cette soirée de ses souvenirs et de ses talents de lecteur.

L'Éphémère donc ! Pour en comprendre la genèse, il faut rappeler le contexte historique tel que le perçoit à l'époque Jacques Dupin : au-delà d'un diagnostic pessimiste sur la situation de la poésie dans la France de l'avant 68,- il s'en explique dans un très beau texte, plutôt rare, *Eclisse*¹ - Dupin regrette d'abord le vide abyssal qu'ouvre la disparition de la grande revue « *Le Mercure de France* » dont le dernier numéro paraît en juillet/août 1965. À l'époque, Jacques Dupin vient de publier son 5^{ème} livre, *Gravir*, qui en a fait un poète remarqué. Spécialiste de Miro dont il sera l'ami, il deviendra Directeur de la galerie Maeght ; autant le dire, pour lui, poésie et peinture étaient inséparables.

Dans la préface du livre très riche d'Alain Mascarou sobrement intitulé *Les Cahiers de l'Ephémère (1967/1972)*², Jean-Michel Maulpoix précise le sens de l'aventure : « *Ce beau mot d'"éphémère" lie l'écriture à la vie précaire ; il sous-entend déjà préférer au désir du chef d'œuvre les traces de l'œuvre en train de se faire : des phrases ou des traits, esquissés au plus près du souffle, qui cherchent et qui s'obstinent...* »

Dès l'automne 1965, à l'instigation de Jacques Dupin, Aimé Maeght constitue un Comité de rédaction « historique » qui rassemble Yves

¹ Jacques Dupin, *Eclisse*, Spectres familiaires, Marseille, 1992

² Alain Mascarou, *Les Cahiers de L'Ephémère 1967-1972 – Tracés interrompus*, L'Harmattan, 1998

Bonnefoy, André du Bouchet, Louis-René des Forêts, 3 poètes, et Gaëtan Picon l'ancien Directeur du Mercure de France. Dupin (qui n'apparaîtra officiellement qu'au numéro 7), Bonnefoy et du Bouchet vont imprimer leurs marques et tracer les grandes lignes de l'aventure...

Un mot sur ces poètes d'exception : Dupin s'attaque au « chaos extérieur » avec sa poésie qu'il voudra « discordante » ... Et il définira parfaitement la posture du poète : « être dans le monde et autre dans la langue ». Bonnefoy, on le sait, met au centre de son œuvre la notion ou l'idée de *présence* : la présence ce n'est pas simplement un « je suis » mais l'affirmation continue d'une intensité et d'une tonalité originale de l'être... Du Bouchet, quant à lui, se pose d'emblée en héritier de l'immense poète, trop peu lu de nos jours, Pierre Reverdy : la poésie lui semble inacceptable, voire immorale, si elle ne retient pas « *un taux de réalité* » et il affirme sans cesse dans ses fameux carnets la volonté de s'en tenir à « *l'expression étrange de la simplicité* ». « *Il n'y a qu'à dire ce que l'on voit/ ce que l'on sait/ et tout est inventé* » remarque du Bouchet, avec ce prosaïsme qu'il revendique sans cesse. Dupin soulignera l'implication exceptionnelle de du Bouchet tout au long de l'aventure.

Ce sont les principaux représentants d'une même génération de poètes, qui ont alors une quarantaine d'années et se retrouvent autour d'une même approche de la poésie et de la vie. Pour eux il est impensable de séparer l'écriture d'une réflexion sur l'acte poétique, impossible de séparer l'écriture du poème d'une forme d'engagement vital qui laisse toute sa place à l'autre que je suis... Je me rappelle ces mots d'Edmond Jabès, si proche de l'aventure, même s'il n'y participe pas directement : « Je suis à la recherche d'un homme/que je ne connais pas/qui jamais ne fut tant moi-même/ que depuis que je le cherche³... » L'arrivée de Paul Celan, en

³ Edmond Jabès, *Je bâtis ma demeure*, poèmes 1943-1957, préface de Gabriel Bounoure, Gallimard, Paris, 1959. Nouvelle édition avec textes inédits, *Poésies complètes*, préface de Gabriel Bounoure, postface de Joseph Guglielmi, Paris, Gallimard, 1975

octobre 68 (n°7) renforcera encore cette idée tenue de l'*Atheneum*, la grande revue de l'Idéalisme allemand : « *Nous ne sommes pas simplement les directeurs, mais les auteurs de cette revue* ». La revue sera, en conséquence, un nouvel espace d'échange, ... démocratique, informel, bien loin du fonctionnement doctrinaire imposé à leurs troupes par un André Breton ou un Philippe Sollers. Rappelons-nous ce mot de du Bouchet, tenu d'un obscur philosophe : « *pour réunir les hommes, il ne faut pas les rapprocher* » !... Le prière d'insérer ne dit pas autre chose : « *L'ÉPHÉMÈRE, ce ne sera que quelques personnes, mais ensemble, et durablement, pour une recherche en commun par des voies certes fort différentes* ». C'est Yves Bonnefoy qui l'a rédigé mais il parlait, bien sûr, au nom de tous. Avec Michel Leiris qui rejoindra l'équipe en 1969 (n°10) ils vivent d'abord une aventure commune, où l'exigence de dire transcende la volonté de s'exprimer... Ils ont pour seul mot d'ordre le questionnement de Plotin repris en 4^{ème} de couverture : « *mais quel discours est possible lorsqu'il s'agit de ce qui est absolument simple ?* ». En somme, contre la poésie qui parle trop fort et se trahit d'elle-même, contre l'emprise du verbe trop flamboyant, ils prônent la force du silence et la vertu des mots.

Très concrètement le premier numéro de la revue traduit une parfaite cohérence entre les paroles et les actes : aucune solennité, pas d'effet tape-à-l'œil ; la simplicité, le dépouillement et l'élégance toute en sobriété de la revue illustre bien dès le premier coup d'œil la méfiance des membres du Comité quant aux débordements d'un surréalisme moribond, aux effusions d'un lyrisme affecté ou au tapage des avant-gardes ; de ce point de vue, *Tel Quel* est un anti-modèle. La qualité du papier, le soin des reproductions et la sobriété de la mise en page traduisent le niveau d'exigence et l'ambition discrète d'Aimé Maeght.

La couverture place d'emblée la revue sous le signe de Giacometti qui vient tout juste de mourir, en janvier 1966. On retrouvera de numéro en numéro le même dess(e)in : « *ce corps nu de femme presque cadavérique et pourtant avenant, droit debout sur le vélin de couverture* » comme le dit si bien Sophie Nauleau⁴. Cette silhouette qui ressemble à une flamme, c'est l'avènement du jour, la trouée du sensible. Une sorte de squelette, comme il m'arrive parfois de le dire ! La preuve par 9 (ou par 20) de la pertinence de l'envoi qu'on peut lire à la fin du prière d'insérer : « L'éphémère est ce qui demeure, dès lors que sa figure *visible* est sans cesse réeffacée »

La modernité de la revue peut se résumer en un mot : OUVERTURES, ... au pluriel :

- D'abord une ouverture à l'art. Les 20 cahiers⁵ associent des poètes, des écrivains et des artistes, leurs « alliés substantiels », qui partagent les mêmes préoccupations esthétiques et éthiques : Giacometti, Bram van Velde ou Nicolas de Staël. Comme le dira Claude Esteban : « *Il s'agit là encore d'appréhender les œuvres d'art, non plus au niveau de la représentation, mais dans le surgissement primordial de leur être.* » Il en découle une redéfinition des rapports entre le texte et la peinture qui exclut toute idée d'illustration.
- Ensuite une ouverture à l'avenir, aux œuvres en cours, à toutes les formes de création. Au-delà de la réaffirmation des « classiques » de la modernité (Henri Michaux, René Char, Francis Ponge), de jeunes écrivains et poètes prometteurs côtoient de grands aînés : Pascal Quignard, Jean Daive ou Alain Veinstein alternent avec Hofmannsthal, Mandelstam, Kafka ou Hölderlin. Tous différents, tous habités du même désir pérenne et silencieux de rechercher le lisible au-delà du visible.

⁴ Sophie Nauleau, *S'il en est encore temps*, Actes sud, 2022, 80 pp., 13€

⁵ Le dernier numéro de la revue, publié en juin 1972, est un numéro double (19/20)

- On retiendra encore les ouvertures politiques au monde et à ses aléas. Pas d'idéologie ce qui n'exclut en rien la décision d'accompagner les soubresauts de l'époque et s'il le faut, quand il le faut, un engagement politique assumé : mai 68 sera pour la revue, Louis-René des Forêts en tête, une ligne de rupture avec tous les comforts et tous les conformismes, mais tout autant une ligne de rupture entre les membres du Comité de rédaction. Picon proche de Malraux se retrouvera sur les Champs-Élysées au moment même où du Bouchet débusque « sous les pavés la plage » tandis que des Forêts publie ses « notes éparses en mai » (n°6, juillet 68). De façon générale, on note une grande perméabilité aux événements (comme l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes soviétiques en 1968... ou, sur un tout autre plan, la mort de Paul Celan en 1970). La revue est tout sauf une aventure intellectuelle hautaine et refermée sur soi. L'Éphémère c'est l'autre nom de cette « politique de l'Amitié » chère à Blanchot et Derrida.
- J'aurais aimé mieux souligner encore l'ouverture aux littératures étrangères (quel symbole que la publication de *l'Entretien sur la montagne* de Paul Celan en fronton du n°1), une ouverture certes timide mais encore très inédite aux femmes (Nelly Sachs, Anne de Staël, Emily Dickinson), une ouverture aux philosophes et aux penseurs, pour peu qu'ils sachent, comme Levinas, accompagner l'esprit de ces cahiers et non en imposer la lettre.

Je laisse le soin à Jean Frémon de présenter et lire quelques-uns de ces auteurs, mais je souligne ce tour de force : si chaque numéro est unique, singulier, portant parfois la signature lisible de tel ou tel des membres du Comité de rédaction, la collection complète révèle ce miracle éphémère et pérenne d'une unité sans uniformité.

En juin 1972, le comité décide de mettre fin à cette aventure collective. Par définition, *L'Éphémère* ne pouvait pas durer, s'institutionnaliser... Aimé Maeght confiera au poète Claude Esteban le soin de fonder une

nouvelle revue, *Argile* (1973-1981), qui gardera l'esprit de l'aventure. *Clivages* (Jean-Pascal Léger) puis *l'Ire des vents* (Yves Peyré) reprendront le flambeau, réalisant chacune à leur façon le vœu des fondateurs : interroger l'art et la poésie, « *sous le signe de cette instauration d'absolu où l'extériorité se résorbe.* »

©Didier Cahen